



Je suis «toi-qui-me-fais»

Don Luigi Giussani, *Le Sens Religieux*, Chapitre X

Les attitudes irrationnelles ont en commun la tentative idéologique de réduire les questions existentielles à notre propre mesure, nous libérant ainsi de la douloureuse exigence qu'elles nous posent. Mais elles sont irrationnelles, nous dit don Giussani, justement parce qu'elles sont idéologiques et présupposent l'oubli d'un facteur pourtant incontournable de notre expérience. Au contraire, c'est dans la confrontation avec la réalité que se réveille chez l'homme le sens de l'« altérité » dans laquelle je reconnais peu à peu une mystérieuse « présence » qui me constitue. Ainsi découvrons nous un chemin de retour vers le « je » (rencontre 11), et la possibilité de renouer avec les exigences originelles de notre cœur (rencontre 12).

L'étonnement de la « présence »

Avant tout, pour me faire comprendre, j'invente une situation. Supposez que vous naissiez, que vous sortiez du ventre de votre mère à l'âge que vous avez maintenant, au stade de développement et de conscience où vous êtes arrivés. Quel serait le premier, le tout premier sentiment, c'est-à-dire le facteur initial de la réaction devant le réel ? Si j'ouvrais pour la première fois les yeux en quittant en cet instant le sein de ma mère, je serais plein d'émerveillement et d'étonnement devant les choses, comme devant une « présence ». Je serais saisi de stupéfaction par une présence que l'on appelle « chose » dans le langage courant. Les choses !... Quelle « chose » ! C'est une version concrète, ou si vous voulez banale, du mot « être ». L'être : non pas comme une entité abstraite, mais comme présence, présence que je ne crée pas moi-même, mais que je trouve, qui s'impose à moi.

Qui ne croit pas en Dieu est inexcusable, disait saint Paul dans la lettre aux Romains, parce qu'il doit refuser ce phénomène original, cette expérience originale de l'« autre ». L'enfant la vit sans s'en apercevoir, parce qu'il est encore inconscient : mais l'adulte qui ne la vit ou ne la perçoit pas en homme conscient est moins qu'un enfant, il est

comme atrophié.

L'étonnement, l'émerveillement devant cette réalité qui s'impose à moi, devant cette présence qui m'assaille, est à l'origine du réveil de la conscience humaine.

«L'étonnement absolu est à l'intelligence de la réalité de Dieu ce que la clarté et la précision sont à la compréhension des idées mathématiques. Privés d'émerveillement, nous restons sourds au sublime.»
(A. Heschel)

C'est pourquoi le tout premier sentiment de l'homme est celui de se trouver devant une réalité qui ne lui appartient pas, qui existe indépendamment de lui et dont il dépend. Pratiquement, c'est la perception première d'un donné. Ce mot étant pris dans son sens totalement humain, c'est-à-dire au sens d'une implication totale de la personne, de tous les facteurs de la personnalité, dans un sens vivant : «donné», participe passé, suppose quelque chose qui donne. Le mot qui traduit dans des termes spécifiquement humains le vocable «donné», et donc ce que contient en premier lieu la rencontre avec la réalité, c'est le mot don.

Mais sans nous arrêter à cette conclusion, le terme «donné» est lui-même vibrant d'une activité devant laquelle je suis passif ; et cette passivité constitue l'originalité de mon activité, qui est de recevoir, de constater, de reconnaître. Un jour, alors que j'enseignais au lycée, en seconde, j'ai demandé : «Alors, selon vous, qu'est-ce que l'évidence ? Quelqu'un parmi vous pourrait-il me la définir ?» Après un assez long moment de silence embarrassé de toute la classe, un garçon à droite du bureau s'exclama : «L'évidence est une présence inexorable !» La perception d'une présence inexorable ! Je regarde cette réalité qui s'impose à moi, qui ne dépend pas de moi mais dont je dépends, qui conditionne grandement mon existence : le donné. C'est cet étonnement qui fait surgir en nous la question ultime : non une constatation à froid, mais un émerveillement plein d'attrait, une passivité et une attirance simultanées. [...]



Le moi dépendant

L'homme, dont l'être est comme réveillé par la présence, l'attrait et l'étonnement, l'homme reconnaissant et joyeux de ce que cette présence peut être bénéfique et providentielle, l'homme prend alors conscience de son moi et retrouve la stupéfaction première avec une profondeur qui établit l'importance, la grandeur de son identité.

Si maintenant je suis attentif, c'est-à-dire si j'ai acquis de la maturité, je suis totalement et profondément persuadé que je ne me crée pas moi-même, que je ne suis pas en train de me faire tout seul. Je ne me donne pas mon être, je ne me donne pas la réalité que je suis, je suis «donné». C'est l'instant adulte de la découverte de moi-même comme dépendant de quelque chose d'autre.

En descendant jusqu'au fond de mon être, trouverai-je d'où je proviens ? Certes pas de moi, mais d'un autre. Je me perçois comme de l'eau qui naît d'une source. Il y a quelque chose d'autre supérieur à moi qui me donne la vie. Si l'eau d'une source pouvait penser, elle trouverait dans son frais écoulement une origine inconnue, différente d'elle.

Il s'agit de l'intuition constante de tout esprit pénétrant, de cette mystérieuse présence qui rend possible la réalité de son instant, de son moi. Je suis «toi-qui-me-fais». Seulement ce « tu » est absolument sans visage. J'utilise ce «tu» parce que c'est le mot le moins impropre dans mon expérience d'homme pour indiquer cette présence inconnue qui lui est, sans conteste, bien supérieure. Quel autre terme pourrais-je employer autrement ?

Quand je m'étudie, observant que je ne suis pas mon propre créateur, alors moi, moi, tout vibrant de l'affection qui jaillit de ce mot, je ne peux que m'adresser en disant «tu» à la Chose qui me fait, à la source dont je proviens en ce moment. «Toi-qui-me-fais» est ce que la tradition religieuse appelle Dieu, ce qui est supérieur à moi, ce qui est plus moi que moi-même, ce par quoi je suis. C'est pourquoi la Bible dit de Dieu : « tam pater nemo ». Personne n'est autant père, parce que notre père

naturel est celui qui donne le départ, le commencement à une vie qui, dès le premier instant où elle est posée comme être, se détache, s'éloigne, indépendante.

J'étais encore un très jeune prêtre. Une femme venait se confesser régulièrement. Pendant un certain temps, je ne l'ai plus vue. Quand elle est revenue, elle me dit : «J'ai eu une seconde fille.» Et sans que je ne lui demande rien, elle ajouta : « Si vous saviez, quelle impression ! Dès que je me suis aperçue qu'elle s'était détachée de moi, je n'ai pas cherché à savoir si c'était une fille ou un garçon, si elle allait bien ou mal. La première idée qui m'est venue a été celle-ci : voilà, elle commence à s'en aller !» Alors que Dieu, Père à chaque instant, est en train de me créer maintenant. Personne n'est autant père, autant géniteur.

La conscience de soi, profonde, trouve tout au fond de soi un Autre. Voilà ce qu'est la prière : la conscience de soi qui rencontre un Autre. Ainsi la prière est-elle le seul acte humain qui réalise entièrement la grandeur de l'homme.

Le moi, l'homme, est ce niveau de la nature où elle s'aperçoit qu'elle ne se forme pas elle-même. Si bien que le cosmos entier est comme le grand périmètre de mon corps sans lien avec lui. On peut aussi dire : l'homme est ce niveau de la nature dans lequel elle expérimente sa propre contingence. L'homme se sait contingent : subsistant par autre chose que lui, car il ne se crée pas. Je suis debout parce que je m'appuie sur un autre. Je suis parce qu'on m'a fait. Comme la voix qui se tait lorsque j'arrête la vibration qui la produit. Comme l'eau qui vient de la source. Comme la fleur qui dépend en tout de l'apport de sa racine.

Alors je ne dis pas consciemment «je suis», en me considérant dans ma totalité d'homme, si cela ne signifie pas pour moi «je suis créé». C'est de ce que je viens de dire que dépend l'équilibre ultime de la vie. Comme la vérité de l'homme est d'être créé, c'est un être qui existe parce qu'il est continuellement possédé. Alors il respire à plein, il se sent à sa place et joyeux quand il reconnaît qu'il est dépendant. L'enfant dans les bras de son père ou de sa mère est l'exemple de la vraie conscience de soi, il peut affronter n'importe quelle situation de l'existence avec une tranquillité profonde, prometteuse de joie. Aucune thérapeutique ne peut prétendre à cela, à moins de mutiler l'homme.



Souvent, pour supprimer certaines blessures, on l'ampute d'une partie de son humanité. C'est pourquoi toutes les actions humaines qui apportent joie et paix sont celles qui mènent à Dieu, à Celui qui est leur accomplissement.

